

# Où naissent les mères

VIRGINIA HELBLING

**A**utomne sec fait de feuilles qui s'effritent et de bogues vides. Dehors, le vent dessèche même les yeux. Je suis plongée dans une lumière poussiéreuse et persistante, les mains posées sur mes cuisses, je porte encore ma chemise d'hôpital. Il y a quelques heures, ma fille n'existait pas et maintenant elle dort, les poings serrés comme des coquillages, la bouche qui suçote dans son sommeil. J'ai façonné une petite tête et une poitrine qui monte et qui descend, des mains et des pieds minuscules, des genoux et une colonne vertébrale parfaite, petit clou après petit clou. Les autres enfants ne me paraissent pas aussi impressionnants. Elle mâche dans son sommeil et avale. Elle soupire. Son souffle est imperceptible, je vérifie si elle est encore en vie. Elle est toute ronde, chaude, jaune et rose. Elle sent le lait caillé et le sommeil. Ses jambes sont trop frêles et son corps rebondi: un fœtus hors de l'eau. Dans mon ventre, elle faisait partie de moi, intime et complice. Maintenant, ce petit être s'éloigne, lentement se refuse à ma compréhension et se fait mystère. En la regardant, je cherche à réordonner un univers qui est aujourd'hui sens dessus dessous, qui m'a laissée suspendue en plein vol, entre rêve et réalité, dans cette aura sans temps où naissent les prières. Et les mères.

Ereintée. Je sens le sang et la sueur. Sous la douche, j'ai la tête qui tourne, je m'appuie contre les carreaux, pendant que le jet d'eau me pince le dos et que ma peau s'épaissit de frissons. J'ai presque mal en l'effleurant, c'est une peau de fièvre, de vieille malade. Entre les jambes, je n'ose pas toucher. L'eau glisse sur moi et le parfum du savon efface mon odeur d'animal. Je redeviens un peu moi-même, je me retrouve un peu. Elle m'attend dans l'autre pièce, ou peut-être pas. Peut-être m'a-t-elle oubliée, se réfugiant dans ce sommeil qui l'enveloppe depuis des heures. Elle a des marques violacées en forme de fer à cheval sur les joues, là où le médecin l'a tenue avec ses instruments pour l'extraire de mon ventre comme une racine.

Elle est là, dans son petit lit, les genoux repliés, et moi, sous la douche, le ventre encore gonflé, mais vide. Je ne serai plus jamais celle d'avant. Même à distance, même en dehors de moi, elle me tient. Mes oreilles devançant le bruit de l'eau et se tendent, à l'écoute. Je retiens mon souffle pour entendre au-delà du rideau de crachin, au-delà des murs qui nous séparent. Mon ouïe s'est aiguisée instinctivement, prête à saisir les besoins de l'enfant aux moindres mouvements impalpables de l'air, à l'électricité statique ou à la densité atmosphérique. Je ferme les robinets pour m'assurer qu'elle ne pleure pas. Je tire le rideau. Rien. La salle de bain commune est jonchée de serviettes mouillées. Certaines sont suspendues aux crochets, tachées d'eau et de sang, d'autres en boule par terre, je les ai enjambées en entrant. Le rideau de douche se colle à mes flancs et à mon épaule, adhère à ma peau, il est froid, des lèvres de limace. Dans la vapeur se mélangent baves, onguents et humeurs. Je ne veux ni toucher, ni être touchée. Tout ce qui devrait s'évacuer dans le conduit flotte entre ces murs humides, comme pris dans un filet serré de viscosités en suspension. Du plafond goutte un dense exsudat collectif qui imprègne les tissus et lèche le miroir en le sillonnant. J'ai tant de crasse sur moi que je me sens encore sale après m'être lavée. La lumière indécise au-dessus du lavabo rend encore plus épais l'enduit gras qui recouvre les surfaces.

Je vois mon reflet pour la première fois, une masse opaque dans la brume. Mon image me surprend, je ne me reconnais pas. Les fesses, le dos, le visage, semblent faits d'un latex difforme. Et j'éprouve un peu de compassion pour ce corps qui a vieilli d'un coup, qui s'abandonne, qui a donné le meilleur de lui-même pour n'être plus qu'un rebut. Il a tout surmonté, même les pensées, effacées par le travail, cédant à l'urgence de la survie, il a chevauché, seul, sur le périphérique entre la vie et la mort, et m'a ramenée saine et sauve, avec un enfant dans les bras.

De l'autre côté, les visites commencent. Le rideau qui me sépare de la chambre frémit à chaque passage. Je crains qu'on ne devine ma silhouette nue à contre-jour. Je reste immobile, comme une bête traquée, à l'affût des voix. Ils ont oublié de mettre une serviette pour moi ou quelqu'un a dû l'utiliser par erreur. J'essuie mon corps avec la chemise d'hôpital pleine de sueur.

Les patientes font les cent pas en traînant les pieds dans le couloir. Je n'arrive pas à réfléchir. Il y a cet air vicié de la chambre et derrière le lit un cercle de lumière qui veille en silence. La femme à côté de moi mange en déglutissant bruyamment. Ça me dégoûte, la vapeur de son repas qui se condense sur le couvercle en plastique et retombe dans son assiette, se mélange aux chuchotements et aux bâillements, baigne les langues dans un clapotis mouillé,

trempe le pain. Couchée sur le lit, je ferme les yeux, tandis qu'autour de moi flottent des corps mous, jaunes, des draps froissés, exposés à la vue de tous.

Ma mère entre, haletante: «Comment tu te sens?», demande-t-elle essoufflée. «Bien.» Un nuage d'air glacé l'enveloppe et se dissout aussitôt qu'elle m'embrasse sur le front. «Pourquoi tu n'as pas appelé? Je serais venue te chercher», dit-elle. «Pourquoi t'as fait ça toute seule?» «C'était quatre heures du matin, j'ai préféré appeler un taxi.» Elle se penche sur l'enfant en ôtant sa veste et son foulard. «Mon Dieu!», elle s'attendrit: «Elle est si petite!» «Tu veux la prendre?», je lui demande. «Non, elle dort», puis elle change d'avis: «Je peux?», elle se réchauffe les mains en les frottant l'une contre l'autre et Helena ne se réveille même pas quand elle est soulevée du berceau. Une grimace dans son sommeil et elle se pelotonne dans les bras de ma mère comme pour se blottir dans un nid. «Comment s'est passé l'accouchement?» «Ça a été.» «Difficile?» «Long.» «Si tu m'avais appelée...» Je ne t'aurais de toute façon pas laissé entrer, je pense en mon for intérieur, mais sans le lui dire. «Erik ne vient pas?» me demande-t-elle. «Il n'arrivera pas avant demain, ce soir il a son concert.» «Mince!» s'exclame-t-elle, avant de se reprendre: «Tu aurais dû m'appeler!» Mais j'ai préféré le vivre comme ça, avec une course en taxi irréaliste. Le chauffeur qui m'a amenée à l'hôpital évitait les bouches d'égout: «Ça va, Madame?», il conduisait vite. «Mal, mais bien.» Il m'a sans doute parlé de sa femme, de ses enfants, peut-être de sa mère, je n'ai pas compris, il y avait les contractions, le bruit du moteur. Il n'a pas voulu que je paie.

«Si tu m'avais appelée, je serais restée avec toi», dit encore ma mère. «Je sais, mais c'était en pleine nuit», j'essaie de lui expliquer, «donc j'ai pensé au taxi». Elle fait la grimace, déçue. «La prochaine fois, je t'appelle, promis.» Alors elle sourit et regarde la petite. Je les observe et pendant un instant tout se brouille. Ma mère a une nouvelle lumière. On dirait une Vierge à l'enfant, une mère-grand-mère, une Sarah. Peut-être que jusque ici je ne l'ai jamais vraiment regardée, ou alors sans la distance nécessaire. Son visage a toujours été le miroir de mes émotions. Ma mère, considérée toujours et seulement en tant que mère, jamais pour elle-même, indépendamment de moi. «Dans le temps, on ne gardait pas les enfants près du lit», dit-elle, en rompant le silence, «ils dormaient tous dans une grande chambre commune et on les emmenait vers leur mère seulement pour la tétée. J'aurais tellement aimé t'avoir près de moi plus longtemps! Alors j'inventais des excuses, je mentais aux bonnes sœurs comme une gamine et on m'accordait un quart d'heure en plus.»

C'était comme un rêve, comme si je me trouvais dans un étrange demi-sommeil, le regard attentif et l'esprit endormi. La voix de ma mère, la présence de ma fille, l'image des bonnes sœurs, au loin, en noir et blanc, les rangées de petits lits en fer dans une grande pièce vitrée, tout ça suspend le rythme des choses en un point indéfini et abstrait. Des générations silencieuses défilent, les visages des grand-mères que j'ai vues sur des photographies. Un fil de l'histoire remonte à la surface du fin fond de ma conscience et je me retrouve soudain au croisement entre celles qui m'ont précédées et celles qui suivront: livrée à l'histoire, une place rien qu'à moi. Avec ma fille, je suis née un peu moi aussi.

Il fait nuit noire et Helena est avec les infirmières. Je n'ai pas réussi à comprendre pourquoi elle pleurait. Après la tétée, elle s'est mise à crier en agitant les jambes. Une autre nuit trop courte s'annonce. Les allées et venues continues de la journée ne m'ont pas laissé me reposer. Hagarde et ouateuse, tout à l'heure, j'ai confondu le bruit de la sonnette d'alarme avec la minuterie du four de la maison. En ce moment, tout à le pouvoir de me remuer le cœur: je pleure parce que je suis épuisée, parce qu'aujourd'hui j'ai accouché d'une petite fille et c'est comme si tellement de temps s'était déjà écoulé. Dehors, il y a une lune en croissant et les nuages tirés par le vent resplendent d'une lumière bleue. Erik est loin, à cause de son concert. «Elle est très belle», je lui dis au téléphone, «elle a une petite tête de lutin», et j'entends que lui aussi, à l'autre bout du fil, il pleure.

Je reprends ma fille, sans elle je me sens démunie.

«Une buuuse!», je me suis hâtée de ramasser les chatons éparpillés dans la cour de la maison. Ils tremblent encore avec leurs queues hérissées sur des pattes hésitantes, sur ces coussinets roses de peau de bébé, et déjà ils s'éloignent du panier où dort leur mère ventre en l'air, pour explorer le monde avec des yeux liquides et bleus comme des flaques de ciel réfléchies le matin en forêt. Une ombre survole les maisons en cercle et là-haut, attentive, à l'affût, elle scrute avec méthode la vadrouille incertaine des chatons, elle, majestueuse reine cruelle, la buse. J'ai perçu un battement d'aile rapide, un froid surgit de nulle part. J'étais là, gamine, au milieu de sept petits chats. Je jouais et elle a plongé, je jouais avec eux, elle est venue. Implacable. Le bec affilé et l'œil en guerre, elle a écorché les nuages et déchiré l'air. J'étais là et elle l'a pris, elle a volé un chaton. J'ai hurlé et hurlé et hurlé et hurlé.

Traduit de l'italien par Lucie Tardin, mentorat de Florence Courriol.

## biblio

**Dove nascono le madri**

Mendrisio, Gabriele Capelli Editore, 2015.



PHOTO YVONNE BÖHLER

## bio

**VIRGINIA HELBLING** Née à Lugano en 1974, elle a étudié les lettres et la philosophie à l'université de Fribourg. Mère de six enfants, elle travaille aussi comme journaliste. Avec son premier roman *Dove nascono le madri*, elle devient la première lauréate tessinoise du Prix Studer/Ganz en 2015. Il a été traduit en allemand par Jacqueline Aerne sous le titre *Am Abend fliebst die Mutter aus dem Krug* (Bücherlese, 2018).

**LUCIE TARDIN** est née en 1994 à Lausanne, où elle a étudié l'histoire de l'art et l'italien avec une spécialisation en traduction littéraire à l'université de Lausanne. Elle travaille au Cercle littéraire de Lausanne et pour le Prix littéraire Michel-Dentan. Depuis 2018, elle fait partie du comité de rédaction de la revue suisse *Viceversa Littérature*. Elle a traduit en français des poèmes, des nouvelles ainsi que des extraits de romans de Laura di Corcia, Doris Ferraris et Virginia Helbling. Sa première nouvelle, «Nathalie» est parue en 2020 dans la revue *Archipel*.

Pour sa traduction de cet extrait de Virginia Helbling, elle a bénéficié du mentorat de Florence Courriol, et évoque sa rencontre avec *Dove nascono le madri* sur notre site. **LTN**

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un.e auteur.e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un.e traducteur.trice de Suisse. Voir [www.lecourrier.ch/auteursCH](http://www.lecourrier.ch/auteursCH) Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Qertli, de la Fondation Piltard de l'Andelyn et de l'Association [ch]littérature.ch.